

LUNDI

– Oh, chaton, je suis si contente d’entendre ta voix, dit la mère de la fille au téléphone. Mon corps est encore en train de me trahir. J’ai parfois l’impression que ma vie n’est qu’un long processus de trahison corporelle.

– Mais n’est-ce pas le lot de chacun ? répondit Pip, la fille.

Elle avait pris l’habitude d’appeler sa mère au milieu de sa pause déjeuner chez Renewable Solutions. Ça la soulageait un peu de ce sentiment de ne pas être faite pour son travail, d’avoir un travail pour lequel personne ne pouvait être fait, ou de n’être faite pour aucune sorte de travail ; ensuite, au bout de vingt minutes, elle pouvait affirmer en toute honnêteté qu’elle devait retourner travailler.

– J’ai la paupière gauche qui tombe, expliqua sa mère. C’est comme s’il y avait un poids qui la tirait vers le bas, un plomb de ligne de pêche ou quelque chose comme ça.

– Là, maintenant ?

– Par intermittence. Je me demande si ça n’est pas un symptôme de la paralysie de Bell.

– Quoi que puisse être la paralysie de Bell, je suis sûre qu’il ne s’agit pas de ça.

– Si tu ne sais même pas ce que c’est, chaton, comment peux-tu en être aussi certaine ?

– Je ne sais pas... parce que tu n'avais pas la maladie de Basedow ? Ou un mélanome ? Que tu n'étais pas en hyperthyroïdie ?

Se moquer de sa mère ne procurait à Pip aucun plaisir particulier. C'est juste que leurs rapports étaient totalement pervertis par l'*aléa moral*, une expression utile apprise en cours d'économie à l'université. Elle était comme une banque trop essentielle à l'économie de sa mère pour faire faillite, une employée qui peut tout se permettre parce qu'elle se sait indispensable. Certains de ses amis à Oakland avaient des parents compliqués, mais ils parvenaient malgré tout à leur parler quotidiennement sans que cela donne lieu à des excès de bizarreries, car même les plus difficiles d'entre eux avaient d'autres ressources que leur seule progéniture. En ce qui concernait Pip, sa mère n'avait qu'elle.

– En tout cas, je ne crois pas pouvoir aller travailler aujourd'hui, dit celle-ci. La seule chose qui rende mon travail supportable, c'est la méditation, et comment veux-tu que j'ouvre mes chakras avec un plomb de pêche invisible qui me pèse sur la paupière ?

– Maman, tu ne peux pas encore te mettre en congé de maladie. On n'est même pas en juillet. Et si jamais tu attrapes une vraie grippe ou autre chose ?

– Et pendant ce temps, tout le monde se demande ce que fait là cette vieille femme, à ranger leurs courses dans un sac, avec la moitié du visage qui lui dégringole sur l'épaule. Tu n'imagines pas combien j'envie ton box. Son invisibilité.

– N'idéalisons pas mon box, veux-tu, dit Pip.

– C'est ça qui est terrible avec les corps. Ils sont si visibles, si visibles.

La mère de Pip, bien que déprimée chronique, n'était pas folle. Elle réussissait à s'accrocher à son emploi de caissière au New Leaf Community Market de Felton depuis plus de dix ans, et dès que Pip renonçait à son propre mode de pensée pour se soumettre à celui de sa mère, elle comprenait parfaitement ce qu'elle lui disait. La seule décoration sur les parois grises de son box était un autocollant pour voiture : AU MOINS, LA GUERRE CONTRE L'ENVIRONNEMENT

PROGRESSE BIEN. Les box de ses collègues étaient recouverts de photos et d'articles découpés, mais Pip, elle, appréciait le pouvoir de l'invisibilité. De plus, elle s'attendait à être renvoyée d'un mois à l'autre, alors à quoi bon s'installer ?

– Tu as réfléchi à la manière dont tu voulais ne pas célébrer ton non-anniversaire ? demanda-t-elle à sa mère.

– Franchement, j'aimerais rester au lit toute la journée, la tête sous les couvertures. Je n'ai pas besoin d'un non-anniversaire pour me rappeler que je vieillis. Ma paupière s'en charge très bien toute seule.

– Je peux te faire un gâteau et te l'apporter, on le mangera ensemble. Tu as l'air un peu plus déprimée que d'habitude.

– Je ne suis jamais déprimée quand je te vois.

– Ha ! Dommage que je n'existe pas en comprimés. Un gâteau à la stévia, tu réussirais à le manger ?

– Je ne sais pas. La stévia a un drôle d'effet sur la chimie de ma bouche. On ne trompe pas une papille gustative, d'après mon expérience.

– Le sucre aussi a un arrière-goût, dit Pip – même si elle savait cet argument vain.

– Le sucre a un arrière-goût *amer* qui ne pose aucun problème aux papilles parce qu'elles sont conçues pour distinguer l'amertume sans s'y attarder. Elles n'ont pas à passer cinq heures à identifier l'étrangeté, l'étrangeté ! C'est ce qui m'est arrivé la seule fois où j'ai consommé une boisson à la stévia.

– Ce que je dis, c'est que l'amertume est tenace.

– Quelque chose ne va vraiment pas quand cinq heures après avoir bu une boisson édulcorée tes papilles sont encore en train de détecter une chose étrange. Tu sais que si tu fumes du crystal meth, ne serait-ce qu'une seule fois, toute ta chimie cérébrale est modifiée pour le restant de tes jours ? Eh bien, c'est ce que ça me fait quand j'ingurgite de la stévia.

– Je ne suis pas en train de tirer sur une pipe à crystal, si c'est ce que tu essaies de dire.

– Je dis juste que je n’ai pas besoin de gâteau.

– Non, je trouverai une autre recette. Excuse-moi de t’avoir proposé un gâteau qui est du *poison* pour toi.

– Je n’ai pas dit que c’était du poison. C’est seulement que la stévia a un drôle d’effet...

– Sur ta chimie buccale, oui.

– Chaton, je mangerai n’importe quel gâteau, le sucre raffiné ne me tuera pas, je ne voulais pas te vexer. Chérie, je t’en prie.

Ces conversations téléphoniques ne pouvaient s’achever que lorsque chacune avait laminé l’autre. Le problème, tel que Pip voyait les choses – l’essence du handicap avec lequel elle vivait, la cause probable de son incapacité à être efficace en quoi que ce soit –, c’était qu’elle aimait sa mère. Elle avait de la pitié pour elle, partageait sa souffrance, s’égayait au son de sa voix, éprouvait une perturbante sorte d’attirance non sexuelle pour son corps, se préoccupait même de sa chimie buccale, lui souhaitait d’être plus heureuse, avait horreur de la contrarier, tenait à elle. C’était là l’énorme bloc de granit qui se trouvait au centre de sa vie, la source de toute la colère et de tout le sarcasme qu’elle dirigeait non seulement contre sa mère mais – et elle en pâtissait dernièrement de plus de plus – contre des objets moins appropriés. Quand Pip se mettait en colère, ce n’était pas vraiment contre sa mère mais contre ce bloc de granit.

Elle avait huit ou neuf ans lorsqu’il lui était venu à l’esprit de demander pourquoi on ne fêtait que son anniversaire à elle dans leur petit chalet au milieu des séquoias, près de Felton. Sa mère lui avait répondu qu’elle-même n’avait pas d’anniversaire, que le seul qui comptait pour elle était celui de Pip. Mais Pip lui avait cassé les pieds jusqu’à ce qu’elle accepte de fêter le solstice d’été avec un gâteau qu’elles appelleraient un gâteau de non-anniversaire. Interrogée alors sur son âge, la mère de Pip avait refusé de le révéler, se contentant de dire, avec le sourire qui sied à l’énonciation d’un kôan :

– J’ai l’âge d’être ta mère.

– Non, mais en vrai, tu as quel âge ?

– Regarde mes mains, avait déclaré sa mère. Avec de l'entraînement, tu pourras apprendre à deviner l'âge d'une femme à ses mains.

Et ainsi – pour la première fois, semblait-il –, Pip avait regardé les mains de sa mère. Leur peau n'était pas rose ni opaque comme la sienne. On avait l'impression que les os et les veines essayaient de se frayer un chemin vers la surface, que la peau était de l'eau se retirant pour laisser apparaître des formes au fond d'un port. Par ailleurs, bien qu'épaisse et très longue, sa chevelure était parsemée de mèches grises et apparemment sèches, tandis que la peau à la base de sa gorge ressemblait à celle d'une pêche qui devenait trop mûre. Cette nuit-là, Pip était restée éveillée dans son lit et avait eu peur que sa mère ne meure bientôt. Telle avait été sa première prémonition du bloc de granit.

Elle en était venue depuis à souhaiter ardemment que sa mère ait un homme dans sa vie, ou simplement une autre personne, n'importe qui, pour l'aimer. Au fil des années, il y avait eu comme candidats potentiels leur voisine d'à côté, Linda, elle aussi mère célibataire et étudiante en sanskrit, le boucher de New Leaf, Ernie, lui aussi végétalien, la pédiatre Vanessa Tong, dont la puissante attirance pour la mère de Pip la poussait à tenter de l'intéresser à l'observation des oiseaux, et Sonny, le bricoleur à la barbe de montagnard, pour qui toute tâche, si modeste fût-elle, était l'occasion d'un discours sur les anciens modes de vie des Pueblos. Tous ces bons spécimens de la vallée du San Lorenzo avaient perçu chez la mère de Pip ce que Pip elle-même, vers l'âge de dix ans, avait vu et dont elle s'était sentie fière : une ineffable sorte de grandeur. Pas besoin d'écrire pour être un poète, pas besoin de créer pour être un artiste. La démarche spirituelle de sa mère était en soi une forme d'art : un art de l'invisibilité. Jamais un téléviseur n'était entré dans leur chalet, ni aucun ordinateur avant que Pip n'ait douze ans ; la principale source d'informations de sa mère était le *Santa Cruz Sentinel*, qu'elle lisait pour le petit plaisir quotidien d'être conster-née par le monde. Rien là de très inhabituel dans la vallée. Le

problème était que la mère de Pip dégageait un discret sentiment de supériorité, du moins se comportait-elle comme si elle avait autrefois connu la gloire, à une époque pré-Pip dont elle refusait catégoriquement de parler. Plus que vexée, elle était scandalisée que leur voisine Linda puisse comparer Damian, son fils qui attrapait des grenouilles et respirait par la bouche, à sa Pip si unique et parfaite. Elle pensait que le boucher ne s'en remettrait pas si elle lui disait que pour elle il sentait la viande, même après une douche ; elle se rendait malheureuse en déclinant les invitations de Vanessa Tong au lieu de seulement avouer qu'elle avait peur des oiseaux ; et chaque fois que le pick-up surélevé de Sonny entrait dans leur allée, elle envoyait Pip l'accueillir et sortait par-derrière pour s'enfuir dans le bois. Ce qui lui donnait le luxe de faire à ce point la fine bouche, c'était Pip. Elle l'avait dit clairement de nombreuses fois : Pip était la seule personne qui trouvait grâce à ses yeux, la seule personne qu'elle aimait, elle.

Tout ça était devenu source d'un embarras cuisant, bien sûr, à l'entrée de Pip dans l'adolescence. À ce moment-là, elle était trop occupée à détester et punir sa mère pour percevoir les dégâts que le manque de réalisme de celle-ci infligeait à ses propres perspectives d'avenir. Personne n'était là pour lui faire remarquer que ce n'était peut-être pas la meilleure idée, si elle voulait arriver à quelque chose dans ce monde, de terminer ses études avec un prêt étudiant de cent trente mille dollars à rembourser. Personne ne l'avait avertie que le chiffre à prendre en compte lors de son entretien avec Igor, le directeur de la prospection chez Renewable Solutions, n'était pas les « trente ou quarante mille dollars » de commissions qu'elle pouvait, selon lui, escompter gagner dès la première année, mais les vingt et un mille dollars de salaire fixe qu'il lui proposait, ou signalé qu'un commercial aussi persuasif qu'Igor pouvait avoir l'habileté de fourguer des emplois merdiques à de jeunes naïfs de vingt et un ans.

– À propos de ce week-end, dit Pip d'un ton dur. Sache que j'ai l'intention d'aborder un sujet dont tu n'aimes pas parler.

Sa mère émit un petit rire qui se voulait charmant, un gloussissement d'impuissance.

– Il n'y a qu'un sujet dont je n'aime pas parler avec toi.

– Eh bien, c'est justement celui-ci. Te voilà prévenue.

Sa mère ne releva pas. Du côté de Felton, le brouillard devait s'être dissipé à présent, ce brouillard que la mère de Pip voyait chaque jour disparaître avec regret car il révélait un monde lumineux auquel elle préférait ne pas appartenir. Elle méditait mieux dans la sécurité de la grisaille matinale. Le soleil devait briller maintenant, verdi et doré par les fines aiguilles des séquoias à travers lesquelles il filtrait, la chaleur de l'été pénétrant par les fenêtres à moustiquaire de la chambre-véranda et enveloppant le lit (celui-là même que Pip, alors adolescente en mal d'intimité, avait réquisitionné, pour reléguer sa mère sur un lit de camp dans la pièce principale, jusqu'à ce qu'elle parte pour l'université et que sa mère le reprenne). Elle était sans doute assise dessus en ce moment précis, en train de méditer. Si tel était le cas, elle ne reparlerait pas avant que Pip ne la relance ; elle serait tout essoufflée.

– Ça n'a rien de personnel, poursuivit Pip. Je ne veux aller nulle part. Mais j'ai besoin d'argent, tu n'en as pas, moi non plus, et il n'y a qu'un endroit où je peux espérer en trouver. Il n'y a qu'une personne qui, au moins théoriquement, me *doit* quelque chose. On va donc en parler.

– Chaton, dit tristement sa mère, tu sais que je ne le ferai pas. Je suis désolée que tu aies besoin d'argent, mais le problème n'est pas ce que j'aime ou pas. C'est de pouvoir ou pas. En l'occurrence, je ne peux pas, par conséquent on va devoir réfléchir à une autre solution pour toi.

Pip fronça les sourcils. De temps en temps, elle ressentait le besoin de tester la solidité de la camisole de force circonstancielle qui l'emprisonnait depuis deux ans, pour voir si les manches n'avaient pas pris un peu de jeu. Mais, chaque fois, elles s'avéraient toujours aussi serrées. Toujours cent trente mille dollars de dette, toujours sa mère pour unique réconfort. C'était assez

remarquable, la façon soudaine et totale dont elle avait été piégée à la minute où ses quatre ans de liberté universitaire avaient pris fin. Elle aurait eu de quoi être déprimée, si elle avait pu se le permettre.

– Bon, je vais raccrocher, maintenant, conclut-elle dans le combiné. Prépare-toi pour aller travailler. Ton problème d’œil n’est sûrement dû qu’à un manque de sommeil. Ça m’arrive parfois quand je ne dors pas.

– Vraiment ? s’enthousiasma sa mère. Toi aussi, ça te le fait ?

Pip savait que cela prolongerait la conversation, voire l’étendrait aux maladies génétiques, en tout cas lui demanderait de mentir comme un arracheur de dents, mais elle décida qu’il valait mieux que sa mère pense à l’insomnie plutôt qu’à la paralysie de Bell, car, au moins, comme le lui répétait Pip en vain depuis des années, il existait des médicaments contre l’insomnie. En conséquence de quoi, quand Igor passa la tête à l’intérieur du box de Pip, à 13 h 22, elle était encore au téléphone.

– Maman, excuse-moi, il faut que je te laisse, au revoir, dit-elle avant de raccrocher.

Igor la scrutait. C’était un Russe blond injustement beau, avec une barbe qu’on avait envie de caresser, et, selon Pip, la seule raison concevable pour laquelle il ne l’avait pas encore renvoyée était son envie de la baiser. Mais si elle lui céda, elle en était sûre, elle se sentirait humiliée en un rien de temps car, outre sa beauté, il était grassement payé, alors qu’elle-même était une fille qui n’avait que des problèmes. Et il le savait. Ça aussi, elle en était sûre.

– Je suis *désolée*, lui dit-elle. Je suis désolée d’avoir dépassé ma pause de sept minutes. Ma mère avait un problème de santé.

Un temps de réflexion, puis :

– En fait, oubliez ce que je viens de dire, je ne suis pas désolée. Quelle chance j’ai d’accrocher un prospect en sept minutes, quel que soit le moment ?

– Avais-je un air de reproche ? fit Igor en battant des cils.

– Eh bien, pourquoi avez-vous passé la tête dans mon box, alors? Pourquoi me regardez-vous comme ça?

– Je pensais que vous auriez peut-être envie de jouer au jeu des vingt questions.

– Je ne crois pas, non.

– Vous essayez de deviner ce que j’attends de vous, et moi, je me contente de répondre par oui ou par non. La règle est claire : seulement des oui, seulement des non.

– Vous voulez que je vous attaque pour harcèlement sexuel?

Igor s’esclaffa, ravi.

– La réponse est non ! Plus que dix-neuf questions.

– Ce ne sont pas des menaces en l’air. J’ai une copine en droit qui me dit qu’entretenir un certain climat, comme vous le faites, suffit.

– Ce n’est pas une question, ça.

– Comment est-ce que je peux vous expliquer à quel point je ne trouve pas ça drôle?

– Uniquement des questions qui appellent un oui ou un non, je vous prie.

– Bon sang. Allez-vous-en.

– Vous préférez parler de vos performances de mai?

– Allez-vous-en ! Je me mets au téléphone tout de suite.

Igor parti, elle afficha sa feuille d’appels sur son écran, y jeta un coup d’œil de dégoût, puis la réduisit de nouveau. En vingt-deux mois de travail chez Renewable Solutions, elle avait réussi quatre fois à n’être qu’avant-dernière, et non dernière, sur le tableau blanc où étaient comptabilisés les « points prospects » mensuels du personnel. Coïncidence ? Quatre fois sur vingt-deux était à peu près la fréquence à laquelle, devant une glace, elle voyait une jolie fille plutôt qu’une fille qu’on aurait pu trouver jolie si ça n’avait pas été elle mais qui, parce que c’était elle, ne l’était pas. Elle avait indéniablement hérité des complexes physiques de sa mère, mais en plus, elle avait la dure réalité de son expérience avec les garçons pour les étayer. Si elle était assez attirante pour beaucoup, ils étaient peu à

ne pas se dire finalement qu'ils s'étaient trompés. Igor s'efforçait de percer ce mystère depuis maintenant deux ans. Il ne cessait de l'étudier comme elle s'étudiait elle-même dans la glace : « Elle avait l'air belle hier, et pourtant... »

Elle ne savait pourquoi mais, à l'université, elle s'était mis en tête – son esprit était comme un ballon chargé d'électricité statique, qui attirait de manière aléatoire les idées flottant autour de lui – que le summum de la civilisation était de passer le dimanche matin à lire un véritable exemplaire papier de l'édition dominicale du *New York Times* dans un café. C'était donc devenu son rituel hebdomadaire et, d'où que lui soit venue cette idée, ses dimanches matin étaient bel et bien les moments où elle se sentait le plus civilisée. Peu importe jusqu'à quelle heure elle était sortie et avait bu la veille, elle achetait le *Times* à huit heures, l'emportait chez Peet's Coffee, commandait un scone et un double cappuccino, s'installait à sa table préférée dans le coin de la salle et s'abandonnait avec bonheur à quelques heures d'oubli.

L'hiver précédent, chez Peet's, elle avait remarqué un joli garçon plutôt fluet qui observait le même rituel. Au bout de quelques semaines, au lieu de lire les articles, elle pensait à l'image qu'elle offrait au garçon, se demandant s'il fallait lever les yeux et le surprendre en train de la regarder, jusqu'à ce qu'il devienne clair qu'elle allait devoir trouver un nouveau café, ou bien lui adresser la parole. Quand elle croisa de nouveau son regard, elle tenta une invitation de la tête qui lui sembla si désuète et si artificielle qu'elle fut étonnée de la rapidité avec laquelle elle fonctionna. Le garçon la rejoignit aussitôt et déclara avec assurance que, puisqu'ils étaient là tous les deux chaque dimanche matin, ils pouvaient dorénavant partager un journal et sauver un arbre.

– Et si on veut tous les deux la même page ? dit Pip avec une certaine hostilité.

– Tu étais là avant moi, répondit le garçon. La priorité te revient.

Il ajouta que ses parents, à College Station, au Texas, avaient la

fâcheuse habitude d'acheter le *Times* du dimanche en deux exemplaires pour éviter de s'en disputer les pages.

Pip, tel un chien qui ne connaît que son nom et cinq mots simples du langage humain, entendit juste que le garçon était issu d'une famille biparentale normale ayant de l'argent à gaspiller.

– C'est un peu mon seul moment vraiment à moi de toute la semaine, dit-elle.

– Désolé, fit le garçon en reculant. Mais tu avais l'air de vouloir me parler.

Pip ignorait comment ne pas être hostile envers les garçons de son âge qui s'intéressaient à elle. C'était dû en partie au fait que la seule personne au monde en qui elle avait confiance était sa mère. De ses expériences au secondaire et à l'université, elle avait déjà appris que plus le garçon était gentil, plus douloureux ce serait pour eux deux lorsqu'il découvrirait qu'elle était beaucoup plus perturbée que sa gentillesse à elle ne le laissait paraître. Ce qu'elle n'avait pas encore appris, c'était comment résister à quelqu'un de gentil. Les garçons pas-gentils étaient très forts pour détecter cette faiblesse et l'exploiter. Ainsi, ni les gentils ni les pas-gentils n'étaient fiables, et en plus, elle n'était pas très douée pour les distinguer avant de se retrouver dans un lit avec eux.

– On pourrait peut-être prendre un café à un autre moment, dit-elle au garçon. Le matin d'un autre jour de la semaine.

– Bien sûr, acquiesça-t-il d'une manière hésitante.

– Parce que maintenant qu'on s'est parlé, on n'est plus obligés de continuer à se regarder. On peut se contenter de lire chacun son journal, comme tes parents.

– Je m'appelle Jason, au fait.

– Et moi, Pip. Et maintenant qu'on sait comment on s'appelle, on a encore moins de raisons de continuer à se regarder. Je peux me dire: « Ah, ce n'est que Jason », et tu peux te dire: « Ah, ce n'est que Pip. »

Il rit. Il s'avéra qu'il était diplômé de Stanford en mathématiques et vivait un rêve d'étudiant en maths de troisième cycle,

à savoir travailler pour une fondation de promotion de l'arithmétique aux États-Unis, tout en essayant d'écrire un manuel dont il espérait qu'il révolutionnerait l'enseignement des statistiques. Après deux rendez-vous, il lui plaisait suffisamment pour qu'elle se dise qu'il valait mieux coucher avec lui avant que l'un ou l'autre ne souffre. Si elle attendait trop longtemps, Jason découvrirait qu'elle était empêtrée dans les dettes et les obligations, et il partirait en courant. Ou elle devrait lui avouer que ses sentiments les plus profonds allaient à un homme mûr qui ne croyait pas à l'argent – ni en tant que monnaie américaine, ni en tant qu'objet de possession –, mais qui, en outre, était marié.

Afin de ne pas tout lui cacher, elle parla à Jason du « travail » de bénévolat qu'elle effectuait, après les heures de bureau, sur le désarmement nucléaire ; sujet sur lequel il semblait en savoir tellement plus qu'elle, alors que c'était son « travail » à elle, qu'elle se braqua un peu. Heureusement, c'était un grand bavard qui se passionnait pour beaucoup de choses : Philip K. Dick, *Breaking Bad*, les loutres de mer et les pumas, les mathématiques appliquées à la vie quotidienne, et surtout sa méthode géométrique d'enseignement des statistiques, qu'il expliqua si bien qu'elle la comprit presque. À leur troisième rendez-vous, dans un restaurant de nouilles où elle se vit contrainte de faire semblant de ne pas avoir faim parce qu'elle n'avait pas encore touché sa dernière paie de Renewable Solutions, elle se retrouva à un carrefour : tenter une amitié ou se retrancher dans la sécurité du sexe ordinaire.

En sortant du restaurant, dans la calme Telegraph Avenue du dimanche soir nimbée d'un léger brouillard, elle fit des avances à Jason, qui y répondit avidement. Elle sentait son ventre gargouiller tandis qu'elle le pressait contre celui de Jason ; elle espérait qu'il ne l'entendait pas.

– Tu veux qu'on aille chez toi ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

Jason répondit que non, hélas, il hébergeait sa sœur.

Au mot *sœur*, le cœur de Pip se serra d'hostilité. Elle-même

n'ayant ni frère ni sœur, elle ne pouvait s'empêcher d'être agacée par les exigences et le soutien potentiel de ceux des autres ; leur normalité de famille nucléaire, leur fortune de proximité héritée.

– On peut aller chez moi, dit-elle avec un brin de mauvaise humeur.

Et elle était si fâchée contre la sœur de Jason de l'avoir remplacée dans la chambre de ce dernier (et, par extension, dans son cœur, même si elle ne tenait pas particulièrement à y avoir une place), et si contrariée par sa situation financière, tandis que Jason et elle marchaient main dans la main dans Telegraph Avenue, qu'ils étaient arrivés devant la porte de sa maison lorsqu'elle se souvint qu'ils ne pouvaient pas y aller.

– Ah, fit-elle. Euh... Tu veux bien attendre dehors une seconde, le temps que je règle un détail ?

– Ben... oui, bien sûr, dit Jason.

Elle lui donna un baiser reconnaissant, ce qui les amena à se peloter pendant dix minutes sur le pas de sa porte, Pip s'abîmant dans le plaisir d'être touchée par un garçon correct et hautement compétent, jusqu'à ce qu'un gargouillement audible de son estomac ne l'en sorte.

– Une seconde, d'accord ? dit-elle.

– Tu as *faim* ?

– Non ! Enfin, là, d'un coup, peut-être un peu. Au restaurant, je n'avais pas faim, pourtant.

Elle introduisit sa clef dans la serrure et entra. Dans le séjour, son colocataire schizophrène, Dreyfuss, regardait un match de basket en compagnie de son colocataire handicapé, Ramón, sur un téléviseur de récup et au moyen d'un convertisseur numérique obtenu lors d'un troc de rue par un troisième colocataire, Stephen, celui dont elle était plus ou moins amoureuse. Le corps de Dreyfuss, gonflé par les médicaments qu'il avait jusqu'à présent toujours pris avec application, remplissait un fauteuil bas, de récupération lui aussi.

– Pip ! Pip ! s'écria Ramón. Pip, qu'est-ce tu fais maintenant,

t'avais dit qu'tu m'aiderais p'têt' avec mon vocabulaire, tu veux bien m'aider maintenant ?

Pip barra ses lèvres de son index, et Ramón plaqua ses mains sur sa bouche.

– Eh oui, dit Dreyfuss à voix basse. Elle ne veut pas qu'on sache qu'elle est là. Mais pourquoi donc ? Se pourrait-il que ce soit parce que les espions allemands sont dans la cuisine ? J'emploie le mot *espions* d'une manière cavalière, bien sûr, quoique peut-être pas tout à fait impropre, dans la mesure où l'Oakland Nuclear Disarmament Study Group compte quelque trente-cinq membres, parmi lesquels Pip et Stephen sont loin d'être les plus indispensables, or la maison que les Allemands, avec le sérieux et l'indiscrétion qu'on leur connaît, ont choisi de privilégier, depuis maintenant près d'une semaine, est la nôtre. Un fait étrange, qu'il convient de considérer.

– Dreyfuss, siffla Pip en se rapprochant de lui pour ne pas élever la voix.

Dreyfuss entrecroisa placidement ses gros doigts sur son ventre et continua de s'adresser à Ramón, qui ne se lassait jamais de l'écouter.

– Se pourrait-il que Pip veuille éviter de parler aux espions allemands ? Surtout ce soir, peut-être ? Alors qu'elle a ramené à la maison un jeune homme avec lequel elle folâtre sur le perron depuis un quart d'heure ?

– C'est toi l'espion, chuchota Pip, l'air furieux. Je déteste que tu m'espionnes.

– Elle déteste que j'observe des choses qu'aucun individu intelligent ne pourrait manquer de remarquer, expliqua Dreyfuss à Ramón. Observer ce qui se passe au grand jour n'est pas espionner, Ramón. Et les Allemands ne font peut-être pas plus que ça, eux non plus. Ce qui fait un espion, en revanche, c'est *l'intention*, et là-dessus, Pip...

Il se tourna vers elle.

– Là-dessus, je t'invite à te demander ce que font chez nous ces Allemands indiscrets et si sérieux.

– Tu n’as pas arrêté de prendre tes médicaments, hein? chuchota Pip.

– *Folâtrer*, Ramón. Voilà un bon mot de vocabulaire pour toi.

– Qu’est-c’ça veut dire?

– Eh bien, ça veut dire *se bécoter*. *Sceller ses lèvres*. *Cueillir des baisers par la racine*.

– Pip, tu vas m’aider avec mon vocabulaire?

– Je crois qu’elle a d’autres projets pour ce soir, mon ami.

– Mon chou, non, pas maintenant, chuchota Pip à Ramón. (Puis, à Dreyfuss:) Les Allemands sont là parce qu’on les a invités, parce qu’on avait de la place. Mais tu as raison, j’ai besoin que tu ne leur dises pas que je suis là.

– Qu’en penses-tu, Ramón? dit Dreyfuss. On doit l’aider? Elle ne t’aide pas avec ton vocabulaire.

– Oh, bon Dieu. Aide-le, toi. C’est toi, le dictionnaire vivant.

Dreyfuss se tourna une fois encore vers Pip et la regarda fixement, ses yeux tout intellect, sans aucun affect. C’était comme si ses médicaments contenaient sa maladie de manière suffisamment efficace pour l’empêcher de massacrer les gens dans la rue à coups de sabre, mais sans parvenir à la chasser de ses yeux. Stephen avait assuré à Pip que Dreyfuss regardait tout le monde de la même façon, pourtant elle persistait à croire que, si un jour il cessait de prendre ses médicaments, ce serait elle qu’il attaquerait à coups de sabre ou d’autre chose, elle qu’il rendrait responsable de tous les maux de la terre, de la conspiration contre lui; qui plus est, elle était convaincue qu’il perçait à jour sa fausseté.

– Ces Allemands et leur manie d’espionner me déplaisent, lui dit Dreyfuss. La première idée qui leur vient quand ils entrent dans une maison, c’est comment l’annexer.

– Ce sont des militants pacifistes, Dreyfuss. Ça fait, quoi, soixante-dix ans qu’ils n’essaient plus de conquérir le monde?

– Je veux que Stephen et toi les fassiez partir.

– Très bien! On va les faire partir! Plus tard. Demain.

– On n’aime pas les Allemands, hein, Ramón?

– On aime quand on n'est rien qu'on nous cinq, comme une famille, dit Ramón.

– Eh bien... pas une famille. Pas exactement. Non. Nous avons chacun notre propre famille, n'est-ce pas, Pip ?

Dreyfuss la fixa de nouveau dans les yeux, d'un air entendu, d'un regard lourd de sens et vide de toute chaleur humaine – ou simplement de toute trace de désir ? Tous les hommes la regarderaient-ils avec cette froideur si le sexe n'avait plus sa place dans l'histoire ? Elle s'approcha de Ramón et posa les mains sur ses grosses épaules tombantes.

– Ramón, mon chou, je suis occupée ce soir. Mais je serai à la maison toute la soirée, demain. D'accord ?

– D'accord, dit-il, sa confiance en elle étant totale.

Elle retourna hâtivement à la porte et fit entrer Jason, qui soufflait dans ses mains en coupe. Lorsqu'ils passèrent devant le séjour, Ramón couvrit sa bouche de ses mains pour souligner sa volonté de discrétion, tandis que Dreyfuss regardait le basket, imperturbable. Il y avait tant de choses à voir pour Jason dans la maison et si peu que Pip souhaitait qu'il voie. Et puis il y avait l'odeur de Dreyfuss et de Ramón – ils avaient chacun la leur, de levure pour Dreyfuss, d'urine pour Ramón. Elle y était habituée, mais pas les visiteurs. Elle gravit rapidement l'escalier sur la pointe des pieds, espérant que Jason comprenne qu'il fallait se dépêcher et ne pas faire de bruit. À travers une porte fermée du premier étage, on entendait les intonations familières de Stephen et de sa femme en train de se chamailler.

Dans sa petite chambre, au second, elle conduisit Jason jusqu'à son matelas sans allumer aucune lumière, pour qu'il ne remarque pas à quel point elle était pauvre. Elle était horriblement pauvre, mais ses draps étaient propres ; elle était riche de propreté. Quand elle avait emménagé dans cette chambre, un an plus tôt, elle avait récuré chaque centimètre du plancher et du rebord de la fenêtre en pulvérisant du désinfectant dans tous les coins, et quand les souris étaient venues lui rendre visite, elle avait suivi le conseil de

Stephen et bourré de paille de fer chaque point d'entrée imaginable, après quoi elle avait nettoyé de nouveau le plancher. Mais à présent, lorsque, ayant fait passer le tee-shirt de Jason par-dessus ses épaules osseuses pour se livrer à divers préliminaires agréables, elle se souvint que ses seuls préservatifs se trouvaient dans sa trousse de toilette laissée dans la salle de bains au rez-de-chaussée – parce que les Allemands occupaient sa salle de bains habituelle – sa propreté devint un handicap supplémentaire. Elle baisa du bout des lèvres le sexe érigé et nettement circoncis de Jason, murmura : « Excuse-moi, une seconde, je reviens tout de suite », et saisit un peignoir qu'elle ne termina d'ajuster et de nouer qu'au milieu de la dernière volée de marches, à l'instant même où elle s'aperçut qu'elle avait négligé d'expliquer où elle allait.

– Merde, dit-elle en s'arrêtant dans l'escalier.

Rien chez Jason ne laissait penser qu'il avait des mœurs sexuelles débridées, et Pip, en possession d'une ordonnance encore valable pour une pilule du lendemain, eut le sentiment à ce moment-là que le sexe était l'unique domaine de sa vie dans lequel elle avait un peu de réussite. Mais son corps, au moins, devait rester propre. L'auto-apitoiement la gagna, l'idée qu'il n'y avait que pour elle que le sexe était logistiquement si déplaisant, comme un poisson savoureux bourré de petites arêtes. Derrière elle, derrière la porte de la chambre conjugale, la femme de Stephen élevait la voix à propos de la vanité morale.

– Je suis prêt à m'accommoder de cette vanité morale, l'interrompit Stephen, plutôt que de souscrire à un plan divin qui provoque la misère de quatre milliards de gens !

– C'est l'essence même de la vanité morale ! triompha sa femme.

La voix de Stephen provoqua chez Pip un désir plus profond qu'elle n'en avait jamais éprouvé pour Jason, et elle en conclut qu'elle-même n'était pas coupable de vanité morale – dans son cas, il s'agissait plutôt d'un manque d'amour-propre, puisque l'homme qu'elle désirait vraiment n'était pas celui avec lequel elle s'appêtait à coucher. Sur la pointe des pieds, elle descendit

jusqu'au rez-de-chaussée et passa dans le couloir devant des piles de matériaux de construction récupérés. Dans la cuisine, l'Allemande Annagret parlait en allemand. Pip fonça dans la salle de bains, fourra un chapelet de trois préservatifs dans la poche de son peignoir, sortit la tête de la pièce et la rentra vivement : Annagret se tenait maintenant sur le seuil de la cuisine.

C'était une beauté aux yeux bruns et à la voix agréable, bousculant les préjugés de Pip sur la laideur de la langue allemande et les yeux bleus de ses locuteurs. Son petit ami Martin et elle séjournaient dans divers quartiers pauvres américains, soi-disant pour éveiller les consciences à leur organisation internationale de défense des squatteurs et établir des relations avec le mouvement anti-nucléaire américain, mais avant tout, semblait-il, pour se prendre en photo dans ces ghettos, devant de joyeuses peintures murales. Le mardi soir précédent, lors d'un dîner communautaire auquel Pip n'avait pu couper, car c'était son tour de faire la cuisine, la femme de Stephen s'en était prise à Annagret au sujet du programme d'armement nucléaire d'Israël. La femme de Stephen était de celles qui tiennent rigueur aux autres femmes de leur beauté (le fait qu'elle n'ait rien contre Pip, avec laquelle elle était au contraire plutôt maternelle, confirmait l'image de médiocrité que celle-ci avait de son propre physique), et le charme naturel d'Annagret, plus accentué que gâché par sa coupe de sauvageonne et ses sourcils chargés de piercings, l'avait tellement contrariée qu'elle s'était mise à débiter des contre-vérités flagrantes à propos d'Israël. Le cas d'Israël était le seul, en matière de désarmement, que Pip connaissait bien (elle avait récemment préparé un rapport sur le sujet pour son groupe d'études), de sorte que, poussée en plus par son extrême jalousie envers la femme de Stephen, elle avait résumé en un éloquent discours de cinq minutes l'évidence de la capacité nucléaire israélienne.

D'une manière invraisemblable, cela avait fasciné Annagret. Se déclarant « super impressionnée » par Pip, elle l'avait entraînée à l'écart des autres dans le séjour, où elles s'étaient assises sur le

canapé et avaient eu une longue discussion entre filles. Les attentions d'Annagret avaient quelque chose d'irrésistible ; aussi, lorsque cette dernière avait commencé à parler du célèbre hors-la-loi d'Internet Andreas Wolf, qu'elle connaissait personnellement, à dire que Pip était exactement le genre de jeune personne dont le Sunlight Project de Wolf avait besoin, qu'il fallait qu'elle laisse tomber son avilissant travail d'esclave et postule pour l'un de leurs stages rémunérés, et que très probablement, pour décrocher ce boulot, elle n'aurait qu'à répondre à un « questionnaire » officiel auquel Annagret elle-même pourrait la soumettre avant de quitter la ville, Pip s'était sentie si flattée – si *désirée* – qu'elle avait promis de répondre au questionnaire. Cela faisait alors quatre heures qu'elle buvait de la piquette.

Le lendemain matin, l'ivresse passée, elle avait regretté sa promesse. Andreas Wolf, sous le coup de plusieurs mandats d'arrêt européens et américains pour des faits de piratage informatique et d'espionnage, s'était établi avec son Sunlight Project en Amérique du Sud, et il était bien évidemment inenvisageable pour Pip d'abandonner sa mère et d'aller s'installer là-bas. Deuxièmement, même si certains de ses amis considéraient Wolf comme un héros et qu'elle-même était relativement intriguée par l'idée de ce dernier selon laquelle le secret c'est l'oppression et la transparence c'est la liberté, elle n'était pas une personne politiquement engagée : ses convictions suivaient surtout celles de Stephen, elle faisait preuve pour les défendre du même dilettantisme capricieux que dans sa pratique de l'exercice physique. Troisièmement, à en juger par la ferveur avec laquelle Annagret en avait parlé, le Sunlight Project avait un peu l'air d'une secte. Quatrièmement, elle en était certaine, lorsqu'elle répondrait au questionnaire ça crèverait les yeux qu'elle était loin d'être aussi intelligente et bien informée que son discours de cinq minutes sur Israël ne l'avait laissé entendre. Aussi avait-elle évité les Allemands jusqu'à ce matin où, en sortant pour aller partager le *Times* du dimanche avec Jason, elle avait trouvé un mot d'Annagret dont le ton était si blessé

qu'elle avait à son tour déposé un mot devant sa porte, lui promettant de lui parler ce soir-là.

À présent, tandis que son estomac continuait d'exprimer le vide, elle attendit un changement dans le flot vocal d'allemand indiquant qu'Annagret avait quitté le seuil de la cuisine. Deux fois, tel un chien face à une conversation humaine, Pip fut presque sûr d'entendre son nom prononcé. Si elle avait eu les idées claires, elle serait allée dans la cuisine d'un air décidé, aurait annoncé que, comme elle recevait un garçon, elle ne pouvait répondre au questionnaire, et elle serait remontée dans sa chambre. Mais elle mourait de faim, et le sexe devenait de plus en plus une tâche abstraite.

Elle finit par entendre des pas, le raclement d'une chaise de cuisine. Elle fonça alors hors de la salle de bains, mais le bas de son peignoir s'accrocha à quelque chose. Un clou sur une pile de vieilles planches. Tandis qu'elle s'écartait en sautillant de la pile qui s'écroulait, la voix d'Annagret résonna derrière elle dans le couloir :

– Pip? Pip, ça fait trois jours que je te cherche!

Pip se retourna et vit Annagret avancer vers elle.

– Salut, oui, désolée, dit-elle en reformant à la hâte la pile de planches. Là, je ne peux pas. J'ai... Demain?

– Non, fit Annagret en souriant, viens maintenant. Viens, viens, tu as promis.

– Euh...

L'esprit de Pip hiérarchisait mal les priorités. Dans la cuisine, où se tenaient les Allemands, se trouvaient également les corn-flakes et le lait. Ce ne serait peut-être pas plus mal qu'elle mange quelque chose avant de retourner auprès de Jason? Ne serait-elle pas plus efficace, plus réactive et énergique si elle pouvait manger d'abord quelques corn-flakes?

– Laisse-moi juste monter une seconde dans ma chambre. Une seconde, d'accord? Je redescends tout de suite, juré.

– Non, viens, viens. Viens maintenant. Ça ne prend que quelques

minutes, dix minutes. Tu vas voir, c'est amusant, c'est juste un questionnaire à remplir. Viens. On t'a attendue toute la soirée. Tu viens le faire maintenant, *ja*?

La belle Annagret l'appelait de la main. Pip voyait ce que Dreyfuss voulait dire à propos des Allemands ; et en même temps, c'était reposant de se soumettre aux ordres de quelqu'un. Sans compter que, depuis le temps qu'elle était en bas, cela serait plutôt désagréable d'aller demander à Jason encore un peu de patience, et sa vie était tellement envahie de choses désagréables qu'elle avait choisi de retarder le moment de les affronter le plus longtemps possible, même si ce retard promettait de les rendre plus terribles encore lorsqu'elle les affronterait.

– Chère Pip, dit Annagret en caressant la tête de Pip qui, à présent assise à la table de la cuisine, mangeait un grand bol de corn-flakes et n'avait pas très envie qu'on lui touche les cheveux. Merci de faire ça pour moi.

– On se dépêche, d'accord?

– Oui, tu vas voir. Il y a un questionnaire à remplir. Tu me rappelles tellement moi quand j'avais ton âge et que je cherchais un but dans la vie.

Pip n'apprécia guère le sous-entendu de cette remarque.

– Bon, dit-elle. Désolée de demander ça, mais le Sunlight Project, ce n'est pas une secte?

– Une secte? (À l'autre bout de la table, Martin, barbe de trois jours et keffieh palestinien, s'esclaffa :) Pour son culte de la personnalité, peut-être.

– *Ist doch Quatsch, du*, le rabroua Annagret. *Also wirklich.*

– Pardon? fit Pip.

– C'est vraiment n'importe quoi, ce qu'il dit. Le Project, c'est l'opposé d'une secte. C'est l'honnêteté, la vérité, la transparence, la liberté. Les gouvernements qui pratiquent le culte de la personnalité sont ceux qui le détestent.

– Mais son chef est très chérissimétique, rétorqua Martin.

– Charismatique? dit Pip.